OPERAS. 3 REEDITIONS remastérisées. Tristan (Boehm, 1966), La Traviata (Kleiber, 1977), Fidelio (Bernstein, 1978) – Deutsche Grammophon

OPERAS. REEDITIONS remastérisées événements. Tristan (Boehm, 1966), La Traviata (Kleiber, 1977), Fidelio (Bernstein, 1978). Deutsche Grammophon réédite en format optimisé c'est à dire remastérisé conforme à la prise originale, complété pour chaque ouvrage par un Blu-ray Disc / High fidelity Pure audio, 3 jalons lyriques qui auront renforcé davantage son immense réputation comme label lyrique majeur.



BÖHM à BAYREUTH été 66… L'aventure de ce triptyque s'écrit d'abord à Bayreuth à l'été 1966 dans un LIVE saisissant de plénitude subtile, transparente et intense, délivrant un Wagner que Karajan n'aurait pas renier tant le drame, l'élégance intérieure, la pure poésie s'accomplissent de façon égale. Karl Boehm / Böhm dirige les forces vives du Festival de Bayreuth avec une distribution idéale (dans une mise en scène de Wieland Wagner, plus oratorio et austère que visuellement foisonnante. C'est surtout le geste du chef, immense straussien aussi (sa Femme sans ombre est demeurée avec celle de Karajan et Sinopoli, anthologique : grâce à une

souplesse nuancée qui n’appartient qu’aux plus grands). Ici la voile symphonique détaille chaque épisode émotionnel, fait surgir la formidable psyché brumeuse et d’une volupté vénéneuse qui fait du chant orchestral, un fleuve au métal à la fois incandescent et fascinant. La soie transparente et prenante des instruments exprime ce jaillissement du tragique onirique qui ne cesse de captiver jusqu’à la fin du drame, entre mort et résurrection, ombre et lumière, Eros et Thanatos. En 1966, Bayreuth atteint un sommet artistique et affirme une belle intuition dans la coopération exceptionnelle des protagonistes : femmes ivres, abandonnées à la lyre extatique (diamant expressif de Birgit Nilsson dont on mesure l’attrait pour les élans passionnés, éperdus, radicaux ; suavité complice et féminine de la sublime Brangäne de Christa Ludwig, exceptionnellement articulée, déclamatoire, hallucinée) ; les hommes se hissent au meilleur : ivresse tendre vaincue du Tristan de Wolfgang Windgassen ; blessure noble du Marke royal de Martti Talvela, tendresse lumineuse et elle aussi incandescente du matelot de Peter Schreier… L’acte II, celui de l’extase amoureuse, où les agents de la nuit surgissent permettant aux amans maudits de s’embraser, s’unir, se transcender hors du temps et de l’espace, et d’affirmer la suprématie enchanteresse de leur union, (cd2) est de loin le plus saisissant (travail des timbres, souffle de l’orchestre, âpreté et souplesse de tout l’orchestre…), Boehm (à 72 ans) assure un accomplissement qui éclaire l’oeuvre autant que les versions légendaires elles aussi de Karajan et de Carlos Kleiber (également éditées par DG Deutsche Grammophon).



VERDI : LA TRAVIATA. Comme Boëhm en 1966, Kleiber fils en 1977 sait ciseler la tension d'un orchestre virtuose (Opéra d'état Bavarois, Munich), sachant exprimer en particulier la psyché intérieure, d'essence profondément tragique de l'orchestre : dans cette approche où prime avant tout le souffle de l'orchestre, sa capacité à installer climats et situations (souvent décrits à travers ou selon la sensibilité de l'héroïne), la puissante activités des sentiments s'inscrit au devant de la scène sonore. Dès le départ, s'insinue très subtilement le drame qui va inéluctablement, et aussi la promesse de salvation, grâce à la métamorphose de la pêcheresse qui sacrificielle, s'est sauvée elle-même (en renonçant à Alfredo et en acceptant de se laisser humilier par lui car il s'est senti abandonné et trahi lui-même quant elle l'a quitté… L'ivresse poétique – sobre et intense à la fois qui émane de l'ouverture affirme une vision magistrale sur le drame qui débute alors : la version vaut surtout par la réalisation orchestrale, véritable mise en contexte des situations acte par acte. Carlos Kleiber semble jouer sa propre vie et son salut aux côtés de la courtisane Violetta : les instruments brillent d'un feu intérieur, d'une ivresse éperdue et parfois hallucinée – qui touche même au sublime dans le prélude du III qui précède l'apparition de la pêcheresse consumée par son sacrifice mais en réalité sauvée par la pureté de ses intentions. L'agilité tendre d'Ileana Cotrubas (ailleurs très convaincante Manon de Massenet : Traviata et Manon auront été ses plus grands rôles), la sincérité du chant de Placido Domingo (Alfredo), la noblesse racée mais implacable de Germont père (Sherill Milnes) apportent leur inoubliable vérité expressive, faisant de La Traviata, un mélo touchant par la sincérité du huit-clos et l'efficacité du temps musical qui rejoint ici, comme jamais, grâce à la baguette électrisante de Carlos Kleiber, le temps théâtral.



BEETHOVEN : FIDELIO. A Vienne en 1978, Bernstein retrouve un orchestre (Wiener Philharmoniker) avec lequel le chef américain sut cultiver d'étonnantes affinités artistiques et poétiques… Soixantenaire alors, – né en 1918, le maestro du Massachussets sait imprimer une sensibilité versatile qui électrise le plus souvent les épisodes majeurs, propice à une exaltation de l'instant qui fait de son enregistrement un hymne non au désespoir mais à l'espérance et à la vie : constance, ténacité , ferveur contre l'enfermement arbitraire; voilà qui renforce le chant éperdu lui aussi et d'une belle subtilité de Gundula Janowitz, Leonore/Fidelio de braise, ardente, tendre et élégante ; la force virile éprouvée de Florestan, – René Kollo, dont le chant ardent, tendu, blessé exprime la souffrance de tous les prisonniers, injustement incarcérés, victimes de l'injustice despotique : leur duo éperdu et de délivrance au II (plage 7 : Duett « O namenlose Freude ! », à l'annonce de l'arrivée de Don Fernando, saisit par son intensité et l'intelligence des phrasés énoncés piano. Le couple plus tendre Jaquino / Marzelline : Adolf Dallapozza / surtout la lumineuse Lucia Popp, apporte l'épaisseur des seconds rôles : êtres de chair qui souffrent et interagissent avec les protagonistes contraints. Même engagement et portraits ciselés pour les hommes d'autorité : le diabolique et haineux gouverneur Pizarro (Hans Sotin, impérial, inflexible, glaçant) et le libérateur de la dernière minute, Don Fernando (Dietrich Fischer-Dieskau, articulé, embrasé, saisissant de réalisme et de sincérité… comme Lucia Popp d'ailleurs). Le puriste, soucieux du nerf dramatique regrettera une certaine mollesse à certains passages, MAIS, accordé idéalement aux voix, le chant de l'orchestre – détaillé, magistral par sa lumière intérieure et son irrépressible tension active, façonne ici un Fidelio, débordant de vie et de conflits simultanés (impétuosité et

intériorité soudaine – mozartienne, des ensembles du II). L'intégration de l'ouverture Leonore III, avant le finale, est une idée géniale qui récapitule par le seul chant des instruments de l'orchestre ce qui a précédé, et inscrit la réalisation dans le symbole et le mythe universel : la fraternité vaincra toutes les épreuves nées de l'injustice et de la tyrannie. Bernstein sait distiller énergie martiale et aussi tendresse, en une fougue orchestralement irrésistible (soit 15mn d'argumentation lumineuse qui synthétise et l'esprit des Lumières, les apports les plus positifs de la Révolution française, et l'audace inouïe de l'écriture beethovénienne dont l'énergie dit une aube nouvelle pour l'humanité désireuse de se régénérer enfin – hors de la guerre et de la barbarie : un monde idéal que l'opéra et l'esprit de Beethoven ne cessent de proclamer en une prière nerveuse, ardente, déterminée : sublime ; ainsi comme un deus ex machina, autorité suprême Fernando / Fisher-Dieskau (irrépressible esprit de justice) réalise ce passage de l'obscurité, de l'obscurantisme à la lumière des fraternités rétablies / cd II, plage 8).

BONUS : outre le Blu-ray disc high fidelity pure audio, ajouté pour chaque ouvrage, l'éditeur **Deutsche Grammophon** soigne la publication des livres cd avec pour chacun, une notice développée comprenant présentation de l'oeuvre ou de l'interprétation par le chef concerné, résumé / synopsis de l'action, enfin livret INTEGRAL traduit en français. Que demander de plus ?
3 OPERAS EVENEMENTS, CLICS de CLASSIQUENEWS de juin 2017.

OPERA, rééditions événements. Deutsche Grammophon : 3 livres cd comprenant les cd audio remastérisés + 1 blu-ray Disc HF Pure audio

WAGNER : TRISTAN UND ISOLDE
Windgassen · Nilsson · Talvela

Wächter · Ludwig · Heater
Chor und Orchester der
Bayreuther Festspiele
Karl Böhm (LIve Bayreuth 1966)

VERDI : La Traviata
Cotrubas · Domingo · Milnes
Malagù · Jungwirth · Gullino
Bayerischer Staatsopernchor
Bayerisches Staatsorchester
Carlos Kleiber (VIENNE, 1976 et 1977)

BEETHOVEN : Fidelio
Janowitz · Popp · Kollo · Sotin
Fischer-Dieskau · Jungwirth
Dallapozza
Wiener Staatsopernchor
Wiener Philharmoniker
Leonard Bernstein, VIENNE 1978

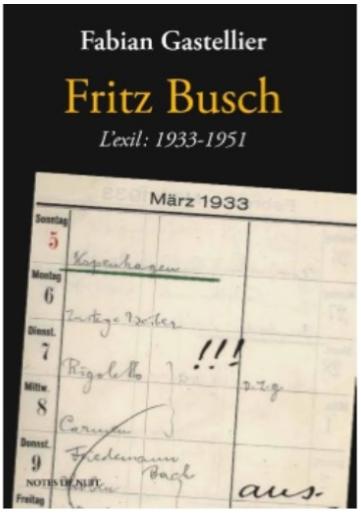


LIVRES événement, annonce. FRITZ BUSCH (Notes de nuit éditeur)

LIVRES événement, annonce. FRITZ BUSCH (Notes de nuit éditeur). Le chef allemand légendaire Fritz Busch (né en Westphalie en 1890), frère ainé du violoniste non moins mémorable Adolf, affirme une réelle abnégation pour la musique d’abord comme pianiste chevronné, puis comme chef de choeur (Gotha) et chef d’orchestre à Aix la Chapelle (1912-1918) puis

à Stuttgart (1918-1922). A Dresde, il peut enfin déployer sa propre conception du spectacle lyrique où comptent autant que la musique, le dispositif scénique et théâtral : ses Wagner à Bayreuth (Maîtres Chanteurs, 1924), ses Mozart (L'enlèvement au sérail, 1930) attestent d'une sensibilité hors pair que son Don Giovanni devenu légendaire de 1936 a fini par imposer tout à fait, comme en témoigne sa coopération fondatrice pour la création du premier festival de Glyndebourne en 1934, aux côtés de Christie qui bientôt allait le trahir et le congédier.





Saluons les 2 ouvrages édités au printemps 2017 par **Notes de nuit.** Certes fidèle à la ligne éditoriale de la collection, il s'agit de rendre hommage aux musiciens victimes du nazisme, mais le lecteur trouve dans le profil entier, humble, passionné de Fritz Busch, un nouveau « juste », humaniste,

fraternel, pour lequel la musique est l'expression d'un engagement et d'une éthique. C'est le portrait d'un être exceptionnel qui se profile ici, a contrario des caractériels impossibles quoique eux aussi géniaux dans leur métier, Toscanini ou Otto Klemperer auxquels l'éditeur a précédemment dédié pour chacun une monographie importante.

Simultanémement au premier ouvrage (« **Une vie de musicien** »), le second livre, intitulé « **Fritz Busch, L'exil : 1933-1951** », présente le parcours du chef germanique exilé, devenu par la force des événements et fuyant la barbarie, un itinérant et un artiste nomade, dès 1933, essentiellement en Amérique latine (Chili et Argentine) et dans une moindre mesure aux USA. Voici donc, présenté, contextualisé (par un « Prélude » 1930/1932), la vie de Fritz Busch, maestro qu'inspire le grand répertoire germanique, apôtre de Beethoven, Mozart, et aussi Verdi, défenseur de Reger et partenaire régulier de son frère le violoniste Adolf Busch, parti comme lui à l'Ouest pour éviter les nazis. Les artistes avec lesquels il a travaillé, les directeurs, les chefs qu'il a croisés composent une fresque passionnante année par année, jusqu'à sa mort à Londres en 1951 (à 60 ans).

LIVRES événement, annonce. Fritz BUSCH : « Une vie de musiciens ». Fritz BUSCH : L'Exil : 1933-1951 – Présentation par Fabien Gastellier (Editions Notes de nuit, mai 2017). Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

CRITIQUE, CD. SCHUBERT / Transfiguration : Symph 8 et 9 (Concert des nations, Jordi Savall – 2 cd Alia Vox)



CRITIQUE, CD. SCHUBERT / Transfiguration : Symph 8 et 9 (Concert des nations, **Jordi Savall** – 2 cd Alia Vox) – **Symphonie n°8 « inachevée »**. D'emblée, Jordi Savall défend une conception volcanique, primitive, chtonienne des deux mouvements qui nous sont parvenus et qui font de l'opus 8, ce massif sublime « inachevé ». Chaque tutti est une morsure, chaque mesure de valse du premier mouvement, une caresse et …un adieu mélancolique ; mais ce qui séduit c'est l'immersion dans la profondeur et ce surgissement irrépressible d'une vérité terrifiante qui enfle et foudroie ; entre oubli et renoncement mais aussi clairvoyance, Savall édifie une puissante architecture à la fois tragique et cynique au souffle prométhéen grâce à laquelle le divin Schubert égale la vision de l'ombre tutélaire, son grand contemporain, Beethoven à

Vienne. Entre le rugissement du volcan, son antre profond, et la tendresse qui rassure et rassérène, le chef catalan rétablit chez Schubert, l'écart des vertiges, l'éclat des profondeurs, les soleils noirs, les ténèbres, leurs insondables menaces (cordes acérées, vives, trépidantes) autant que l'ineffable oubli, la volonté d'effacement). Ce bouillonnement de la psyché trouve une saisissante parure orchestrale, éruptive et souple à la fois.

Dans l'Andante, face souterraine et mystérieuse du portique précédent, Savall rétablit les mêmes proportions du colossal, élargi encore grâce à l'assise des basses, couplée à une parfaite lisibilité des cuivres et la tendresse des bois et des vents…
Toujours grâce au format et à la tension spécifique des instruments historiques, les contrastes et les dialogues entre les pupitres gagnent une définition précise, des arêtes plus vives, et globalement une caractérisation plus affûtée ; couleurs et timbres nuancent considérablement le spectre sonore soulignant et la grandeur et le souffle beethovéniens, et la sensibilité mozartienne, une sincérité miraculeuse. Cette appropriation est d'autant mieux maîtrisée par les interprètes qu'ils ont avant ces Schubert achevé leur intégrale des symphonies de Ludwig avec l'apport et la pertinence que l'on sait.
Dans ce paysage revivifié, aux dimensions subtilement opposées, Savall révèle et affine toutes les tensions d'une partition à la fois somptueuse et volcanique ; en ciselant les effets de texture, en soulignant la structure spectaculaire, le chef indique combien la 8è, dans ses 2 premiers mouvements, laissés orphelins, expriment la furia d'un Schubert qui exprime davantage qu'il ne canalise, capable de déflagrations inouïes, abruptes, au souffle primitif d'un temps de déluge, d'autant moins attendues qu'on le connaît comme le roi du lied et des cycles introspectifs les plus ténus.

Approche décisive sur instruments historiques

La forge orchestrale tendre et éruptive de Schubert selon Jordi Savall

La 9è Symphonie dite « La grande », totalise le meilleur de Schubert, sur un mode plus maîtrisé où les forces sont plus organisées que jaillissantes, dans un cadre plus classique, d'où ce passage du si mineur (8è) à l'ut majeur (9è), expression lumineuse d'un nouvel équilibre dans lequel le Schubert introverti du lied transpose sans se déjuger, sa quête d'intériorité dans le format symphonique ; l'accomplissement est d'autant plus méritoire que la 9è qui résout les tensions de la 8è, succède à la 9è de Beethoven (créée le 7 mai 1824). Schubert qui a amorcé et quasi fini son opus courant 1825, peaufine encore jusqu'en 1827, et assiste à la création en 1827 comme « exercice d'élèves » de la Gesellschaft Musikfreunde de Vienne. En réalité, la 9è sera officiellement jouée et créée posthume, au Gewandhaus de Leipzig par Mendelssohn le 21 mars 1839, après que Schumann n'en souligne la très haute valeur…

Vif et animé, soucieux des timbres historique, le chef catalan cultive la vitalité heureuse. Savall aborde chaque mouvement sur un tempo soutenu, allant, dévoilant l'énergie permanente de son développement, ce dans tous les mouvements ; dès l'Andante initial (à 2/2)

Dans l’Andante con moto, le chef souligne la majestueuse marche d’esprit Haydnien (énoncés par hautbois et clarinettes) amplifiée par violoncelles et contrebasses ; le chef en détaille l’éloquente énergie, avec une nervosité mordante, voire incisive et le sens d’une souveraine majesté tempérée aussi par une grand tendresse… mozartienne. Cors, cordes, bois à la finesse pastorale indiquent très clairement l’attention et même l’acuité du maestro à la texture et aux couleurs schubertiennes, souvent orientées vers le jaillissement d’une onde introspective. Scherzo exprime une impatiente dansante inédite ; et le Finale (Allegro vivace) inscrit dans la lumière déjà schumanienne, précise le rythme d’une course effrénée dessinée comme un accomplissement vers son apothéose finale ; bois, vents, cordes trépignent (les éclats vifs argent des cuivres !) et font décoller le grand vaisseau orchestral en un bouillonnement éruptif primitif qui inscrit aussi Schubert dans le sillon conquérant, martial du général Beethoven, ivre, éperdu, défenseur d’un humanisme gorgé d’espérance que son cadet et contemporain Schubert semble avoir adopté à la lettre avec une fièvre ardente, indéfectible, viscérale. Lecture argumentée, convaincante, décisive même.

CRITIQUE, CD. SCHUBERT / Transfiguration : Symph 8 et 9 (Le Concert des nations, Jordi Savall – 2 cd Alia Vox) – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2022

_____

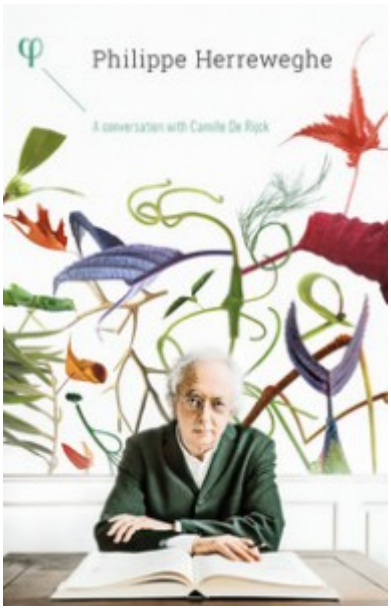
PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur **ALIA VOX** : https://www.alia-vox.com/fr/catalogue/franz-schubert-transfiguration/?utm_source=sendinblue&utm_campaign=New+release+Schubert&utm_medium=email

_____

TEASER VIDEO – Jordi Savall dirige les Symphonies n°8 et 9 de Schubert :

CD LIVRE, événement. Annonce et critique. A conversation

with …Philippe Herreweghe (Livre, entretien, 5 cd / ALPHA / Phi)



CD LIVRE, événement. Annonce et critique. A conversation with …Philippe Herreweghe (Livre, entretien, 5 cd / ALPHA / Phi). La pensée est libre, sans entrave, d'une précision peu commune et surtout, avec le temps qui passe, et « qui reste », comme portée, sublimée par l'obligation viscérale de réaliser ce qui doit encore l'être. C'est un musicien qui a pensé la musique, la façon de la vivre, d'en faire, de la servir. A ce titre, l'excellence a toujours inspiré Philippe Herreweghe, tout au long de son parcours artistique, qui pour ses 70 ans en 2017, et aussi les 25 ans de l'Orchestre des Champs Elysées, – « son » orchestre sur instruments anciens, se dévoile ici, sans mots couverts. A la liberté perfectionniste du geste quelque soit les répertoires (et pas seulement baroque et luthérien : puisque son champs d'exploration va de JS Bach à Stravinsky, en passant par Beethoven, Berlioz, Gesualdo, Dvorak, Mahler, Bruckner et **Brahms / superbe et récente Symphonie n°4 – CLIC de CLASSIQUENEWS**), répond ici la liberté de la parole, parfois incisive sur la réalité humaine, sociale, artistique des musiciens en France, et en Europe, des orchestres routiniers abonnés au moindre et à la paresse,… pour entretenir le feu sacré, l'excellence donc musicale, mais aussi la cohésion dynamique du groupe, qu'il s'agisse surtout des choeurs dirigés (comme le Collegium vocale gent), ou l'OCE / Orchestre des champs-élysées), rien ne compte plus que … l'absolue perfection. Un but, une vocation qui ne sont jamais négociable.

Pour preuve les réalisations du chef qui dans la musique sacrée et chorale ont donné son meilleur, mais aussi dans le répertoire symphonique, et moins à l'opéra. On comprend mieux la nécessité et le pragmatisme dont fut et est toujours capable le maestro qui avec les Christie et Kuijken auront façonné le son historiquent informé, qu'il soit baroque ou plus récent (son Brahms déjà cité est le plus convaincant à cette heure, alliant le raffinement expressif des instruments anciens et la justesse de l'intention globale).
Ainsi dans l'entretien intitulé « A conversation with… », presque 40 remarques incitatives ou questions, alimentent une vaste discussion qui offre la possibilité à un homme fin et discret d'approfondir et de transmettre sa conception de la musique et du métier. On y parle de Mahler, Monteverdi, Bach évidemment (et le bien fondé réel de chanter un par partie), mais aussi Mozart (étrangement absent), Berlioz (proche de Gesualdo ?) et la musique française, les opéras de Lully (et la nécessité de les jouer avec mise en scène), Vienne, Stravinsky, Mendelssohn, sans omettre Schumann (comment jouer ses symphonies sans connaître ses oratorios ?). La question de l'opéra est la plus délicate car les réponses sont sans maquillage ni aménagements. Au fond, Philippe Herreweghe ressent le désespoir profond qui étreint l'homme libre et cette confession digne d'un mémoire quasi autobiographique, surtout direct, franc,thématisé, séduit par la qualité et la pertinence des réponses que le chef-interprète a su apporter. Peu d'artistes savent exprimer avec justesse et sincérité, sans phraséologie creuse et manipulatrice voire narcissique, la singularité d'une pensée : les propos ainsi rapportés demeureront mémorables à plus d'un titre, sur plus d'un aspect de la pratique chorale et symphonique, dans plus d'un répertoire. Passionnant. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017.

_____

CD LIVRE événement. Annonce & critique. PHILIPPE HERREWEGHE, A conversation with… (**Livre, 5 cd, ALPHA / collection « Phi »**). Gesualdo (Madrigali), JS BACH (Cantates BWV 48 et 105), BEETHOVEN (Missa Solemnis), BERLIOZ (Nuits d'été, extraits), MAHLER (Symphonie n°4), DVORAK (Requiem), STRAVINSKY (Requiem Canticles). CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017.

LIRE AUSSI / DERNIER CD PARU :

CD, compte rendu critique. CLIC DE CLASSIQUENEWS d'avril 2017. JOHANNES BRAHMS : Symphonie n°4 (2015), Alt-Rhapsodie (2011) – Schcksalslied. Ann Hallenberg, COllegium Vocale Gent, Orchestre des Champs-Elysées. Philippe Herreweghe, direction. 25 ans que l'Orchestre des champs-Élysees défend les vertus sonores, esthétiques, pédagogiques des instruments anciens: les apports en sont multiples dans la précision et la caractérisation des timbres plutôt que le volume ; dans l'acuité renforcée du geste expressif aussi car bien sûr il ne suffit pas de jouer sur des cordes en boyau pour sublimer une partition. Il faut évidemment soigner (aussi, surtout) sa technique (jeu d'archet, etc…), ou aiguiser son style. Mais ici si l'auditeur et l'instrumentiste gagnent une intensité poétique décuplée, l'exigence de précision et d'articulation compensent la netteté souvent incisive du trait et de chaque accent. Autant de bénéfices qui replacent le jeu et l'interprétation au cœur de la démarche… De ce point de vu, 25 ans après sa création, l'OCE porté par la direction affûtée, précise de son chef fondateur, Philippe Herreweghe, affirme une santé régénératrice absolument captivante, dépoussiérant des œuvres que l'on pensait connaître. **EN LIRE PLUS**

CD coffret événement. KARAJAN : Sacred & choral recordings on Deutsche Grammophon / Oeuvres sacrées et chorales enregistrées chez Deutsche Grammophon (1961 – 1985). 29 cd Deutsche Grammophon.



CD coffret événement. KARAJAN : Sacred & choral recordings on Deutsche Grammophon / Oeuvres sacrées et chorales enregistrées chez Deutsche Grammophon (1961 – 1985). 29 cd Deutsche Grammophon. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017**. En livrée lilas fuchsia, le Karajan le plus spirituel voire mystique dilate le temps et fusionne l'espace, délivrant plusieurs joyaux sacrés qui s'apparentent ici à son testament artistique en plusieurs volets (et plusieurs versions). Le génie de la baguette du XX7 et certainement le maestro le plus médiatisé et populaire du XXè siècle poursuit sa résurrection par le disque, grâce aux archives Deutsche Grammophon (le chef aux 300 enregistrements sur 50 années d'activité en studio), toujours idéalement éditées ; ici, l'approche thématique vient combler une série de coffrets précédents dédiés aux opéras et aux apports

symphoniques illustres. La recherche d'une sonorité et d'une esthétique dépassant chez Karajan le seul fait musical pour atteindre aussi une perfection technologique propre à l'enregistrement (comme Gould au fond), et qui vaut à ce nouveau cycle de réalisations… leur pesant d'or sonore. Songez voici en 29 cd, – reproduits avec pochette et visuel d'origine, plusieurs versions qui ont marqué et la carrière du chef et la culture musicale de millions de mélomanes, toujours curieux à l'idée de (re)découvrir une partition pourtant célèbre et déjà écoutée : évidemment le Requiem de Mozart (versions de 1961 puis 1975, avec le Berliner, puis de 1986 avec les Wiener Philharmoniker), mais aussi Ein Deutsche Requiem de Brahms de 1964 (Berliner) puis de 1983 (Wiener) ; de même les 3 versions de La Création de Haydn (Die Shöpfung), en 1965 (Wiener, LIve du Festival de Salzbourg), 1966 (Berliner), 1982 (Salzbourg). Sans omettre la Missa Solemnis de Beethoven : 1966, 1985 (Berliner). Figurent aussi parmi ses éblouissantes lectures, des Bach sur instruments modernes mais avec une finesse et une justesse spirituelle irrésistible : Passion selon St-Mathieu (1971-1972, Berliner); Messe en si (1973-1974, Berliner), ce que la caractérisation instrumentale perd en finesse et subtilité, la puissance poétique millimétrée gagne en profondeur. Idem pour les 2 versions du Requiem de Verdi : 1972 (Berliner), 1984 (Wiener). L'acte spirituel total version Karajan rejoint l'histoire politique et religieuse aussi comme en témoigne l'événement qui a marqué sa carrière comme compositeur non pratiquant mais sincèrement et profondément croyant : La Messe pontificale pour Jean-Paull II à Saint-Pierre de Rome, à l'occasion de la fête des Saints Paul et Pierre, le 29 juin 1985.

Haydn, Mozart, Beethoven, Verdi… Testaments spirituels by HV Karajan

Le coffret « Sacred & choral recordings » by Karajan chez DG Deutsche Grammophon regroupe donc l'essentiel d'une vie de chef bâtisseur et architecte, que la grande forme et les effectifs colossaux n'ont jamais alourdi ni détourner de sa vision claire, solaire d'un son impérial.



Les connaisseurs retrouvent toute une génération de stars lyriques qui ont marqué aussi l'histoire de l'enregistrement en studio (Wilma Lipp, Anton dermota, Walter Berry, Eberhard Waechter, Kim Borg, Werner Krenn… ; également du cd, compact disc alors à son apogée : Barbara Hendricks, Gundula Janowitz, Edith Mathis, Christa Ludwig, Dietrich Fischer-Dieskau, Hermann Prey, Janet Perry, Gösta Winbergh, Peter Schreier, Fritz Wunderlich, Agnès Baltsa, Anna Tomowa-Sintow, José Van Dam, Trudeliese Schmidt, Mirella Freni, Francisco Araiza, Nicolai Ghiaurov, comme Vinson Cole, et surtout l'impossible et fugace Kathleen Battle (pour la Messe pour Jean-Paul II)… Le livret accompagnant le coffret, en anglais, allemand, japonais comprend une présentation documentée et la biographie du maestro légendaire. Un must absolu.

_____

CD coffret événement. KARAJAN : « Sacred & choral recordings on Deutsche Grammophon » / Oeuvres sacrées et chorales enregistrées chez Deutsche Grammophon (1961 – 1985). **29 cd** Deutsche Grammophon. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017

Tracklisting du coffret KARAJAN : Sacred & choral recordings on Deutsche Grammophon / 29 cd DG

BACH, JS : Mass in B minor, BWV232
Gundula Janowitz (soprano), Christa Ludwig (mezzo-soprano), Peter Schreier (tenor), Karl Ridderbusch (bass)
Berliner Philharmoniker
Magnificat in D major, BWV243
Anna Tomowa-Sintow (soprano), Agnès Baltsa (mezzo-soprano), Peter Schreier (tenor)
Berliner Philharmoniker
St Matthew Passion, BWV244
Gundula Janowitz (soprano), Christa Ludwig (mezzo-soprano), Peter Schreier (tenor), Dietrich Fischer-Dieskau (baritone)
Berliner Philharmoniker

Beethoven : Missa Solemnis in D major, Op. 123
(two performances)
Gundula Janowitz (soprano), Christa Ludwig (mezzo-soprano), Fritz Wunderlich (tenor), Walter Berry (bass-baritone)
Berliner Philharmoniker

Brahms : Ein Deutsches Requiem, Op. 45

Gundula Janowitz (soprano), Eberhard Waechter (baritone)
Berliner Philharmoniker

BRUCKNER : Te Deum in C major, WAB 45
Anna Tomowa-Sintow (soprano), Agnès Baltsa (mezzo-soprano), Peter Schreier (tenor), José Van Dam (bass)
Berliner Philharmoniker

HAYDN : The Creation
(three performances)
Gundula Janowitz (soprano), Christa Ludwig (mezzo-soprano), Fritz Wunderlich (tenor), Dietrich Fischer-Dieskau (baritone), Walter Berry(bass-baritone)
Wiener Philharmoniker

MENDELSSOHN : Symphony No. 2 in B flat major, Op. 52 'Lobgesang'
Edith Mathis (soprano), Liselotte Rebmann (soprano), Werner Hollweg (tenor)
Berliner Philharmoniker

MOZART : Requiem in D minor, K626
(three performances)
Wilma Lipp (soprano), Hilde Rössel-Majdan (contralto), Anton Dermota(tenor), Walter Berry (bass-baritone)
Berliner Philharmoniker

Mass in C minor, K427 'Great'
Barbara Hendricks (soprano), Janet Perry (mezzo-soprano), Peter Schreier(tenor), Benjamin Luxon (bass)
Berliner Philharmoniker

Mass in C major, K317 'Coronation Mass'
Anna Tomowa-Sintow (soprano), Agnès Baltsa (mezzo-soprano), Werner Krenn (tenor), José Van Dam (bass)
Berliner Philharmoniker

Ave verum corpus, K618
Wiener Singverein

Berliner Philharmoniker

STRAVINSKY : Symphony of Psalms
Chor der deutschen Oper Berlin
Berliner Philharmoniker

VERDI : Requiem
(two performances)
Mirella Freni (soprano), Christa Ludwig (mezzo-soprano), Carlo Cossutta(tenor), Nicolai Ghiaurov (bass)
Berliner Philharmoniker

CD, annonce & critique. ÉRIK SATIE par Sébastien Llinares, guitare (1 cd Paraty)

CD, annonce & critique. ÉRIK SATIE par Sébastien Llinares, guitare (1 cd Paraty). Enregistré à Tournus (France, en octobre 2016), le nouvel album discographique du guitariste français **Sébastien Llinares** saisit par l'audace de son geste musical : un élargissement du répertoire pour la guitare qui « ose » transcrire Gnosiennes (1 à 6), Gymnopédies (1 et 2), Parades (6 épisodes revisités) d'Erik Satie, l'inclassable, le mystérieux alchimiste de la musique… pour les seules cordes de la divine guitare. Tous les arrangements et transcriptions sont de Sébastien Llinares lui-même (on est jamais mieux servi que par soi-même), avec aussi l'irrésistible sensualité

extatique hypnotique de « Je te veux »… mélodie qui fit les délices de Jessye Norman à Paris, et ici jouée méticuleusement « cabaret ». Un must. En finesse et sobriété.
DIVINES TRANSCRIPTIONS… En découle ce cd admirable de bout en bout, par sa divine musicalité, son à propos qui a du chien et de la poésie, réalisant suprême défi, un temps suspendu, étiré, hors de toute nécessité, hors de tout effet / affect trompeur (comme l'esthétisme réaliste des photos en illustration du livret, lui aussi « essentiel »). Erik Satie aurait-il été charmé par les cordes sensibles du guitariste ? certainement. Chez Satie, Llinares réveille le nostalgique infiniment rêveur et le visionnaire qui bouscule, encore et toujours, tous les conformismes. « Erik Satie est un personnage janusien et paradoxal », précise le guitariste. Ici l'artifice dépouille le réel et l'illusion de la séduction… pour creuser le temps, atteindre l'essence, et entre temps troubler la perception du temps et de l'espace. Sans la résonance du piano, les cordes vibrent et bercent pourtant, dévoilant un « nouveau » Satie, plus essentiel que jamais : franc, direct, juste. Ce déjà 3ème cd de Sébastien Llinares chez Paraty, confirme une belle sensibilité, à l'écoute, ambassadrice des formes sublimées d'un Satie, divin perturbateur, un intimiste fulgurant qui cible directement au cœur. Touché !Coup de cour de la Rédaction. CLIC de classiquenews de mai 2017.

Cd événement, annonce & critique. ERIK SATIE par Sébatien Llinares, guitare – enregistré en octobre 2016 à Tournus (France). 1 cd PARATY 106415. CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017 – durée : 52 mn.

LIRE aussi notre **ENTRETIEN exclusif avec Sébastien Llinares à propos de son nouvel album ERIK SATIE : « recréer Satie » (1 cd PARATY)**

CD, compte rendu critique. Cantates de WEIMAR, JS BACH. Alia Mens (1 cd Paraty – Bry, septembre 2016)



CD, compte rendu critique. Cantates de WEIMAR, JS BACH. Alia Mens (1 cd Paraty – Bry, septembre 2016). L'enregistrement fait suite à la première année de résidence au **Festival Musique et Mémoire 2016**, l'un des meilleurs festivals français baroques, ayant cours chaque mois de juillet, dans les Vosges du sud. **LA CITE CELESTE** est celle que le jeune Bach, fougueux, réformateur même, exprime déjà dans ces fabuleuses Cantates de Weimar ici réestimées, révélées. En 1708, le jeune organiste (23 ans), maître de musique sacrée de Mühlhausen quitte ses fonctions, avec bonheur pour servir la cour de Saxe-Weimar. C'est là que le jeune **Jean-Sébastien Bach**, compositeur audacieux et ambitieux pour son art, exploite le fonds de la bibliothèque locale, y trouvant en particulier 20 livrets pour ses cantates (1 par mois), dont il devait assurer la livraison à partir de 1714, lorsqu'il devient concertmeister (après avoir fait croire à son départ pour Halle). Le programme défendu par **Alia Mens**, est une première déclaration artistique pleine de promesses, déjà accomplie par certains aspects (surtout instrumentalement), d'une intelligence peu commune, qui réunissant 3 cantates

écrites pendant **le temps de Weimar**, – temps de riche expérimentation et de découvertes musicales majeures dans la maturation du compositeur, jalonne un parcours spirituel irrésistible : de la sidération du croyant – perdu, détruit, saisi par la perte, la mort, le déchirement, l'absolu solitude du terrassé (BWV 12) ; passe ensuite à l'expérience de la foi triomphal (BWV 18) ; enfin se libère de toute entrave, – sa révélation accomplie : l'âme du fervent perdue retrouve équilibre par la grâce du renoncement (sublime BWV 161). Incroyable défi que ces 3 cantates parmi les plus bouleversantes de JS BACH. Pourtant, l'approche force l'admiration, tant par l'esprit que la tenue interprétative. Voici un Bach régénéré, sublimé même grâce à l'engagement d'un collectif avec lequel il faut désormais compter. Le programme et le triptyque des cantates retenues forment une sublime réflexion sur la mort à travers la perte et le déchirement du deuil puis le renoncement apaisé et la délivrance qui rassérène et transcende.

Edité par Paraty, Alia Mens dévoile un Bach inattendu, chambriste, essentiel, bouleversant

3 cantates de JS BACH sublimées, transcendées

Premier volet du triptyque, la BWV 12 est la seconde cantate créée à l'époque du concertmeister de Weimar (avril 1714) ; son titre l'enracine (fa mineur initial avec affliction du hautbois solo puis du choeur d'entrée qui deviendra le Crucifixus de la Messe en si – tout un symbole) dans la déploration la plus profonde (« Weinen, klagen, sorgen, zagen » / pleurs, lamentations, tourments, découragement, selon le texte de Salomon Franck). Intitulée Concerto par le jeune audacieux, la cantate BWV12 trahit manifestement la découverte presque éblouie de l'Italie, et des possibilités expressives d'une vocalità libérée, à la fois virtuose et puissamment dramatique.

La BWV 18 est la première du cycle weimarien (au centre du triptyque qui nous occupe) : la langue dramatique, opératique rend hommage à Telemann et renforce aussi la séduction musicale pour exprimer la miracle divin qui submerge les croyants contre la menace turque (proclamation lumineuse dévolu à la soprano, plage 10, véritable étendard brandi, affirmation de la foi victorieuse). Pas de violons mais 4 altos avec basson (plus tard remplacé par deux flûtes en 1724 à Leipzig). Se distinguent la couleur grave et sombre (l'ouverture traitée comme une chaconne), la force prosodique de toute la séquence médiane traitée en recitativo accompagné, pour écarter les malices du démon, enfin le superbe choral final inscrit dans la sérénité.

De loin la plus bouleversante, – dernier volet du triptyque, **la BWV 166**, créée à Weimar en 1716, exprime une tendresse qui reconstruit et conçoit la mort comme une délivrance à l'ineffable tendresse. Le croyant par le timbre ductile du contrat ténor / alto masculin, très linguistique et parfaitement articulé / intelligible (**Pascal Bertin**) affirme la sérénité de celui pour qui la mort signifie la fin des peines terrestres et la promesse d'une éternité de lumière. Ainsi les flûtes d'une douceur qui caresse, signifie les os de la mort et aussi le chant des thuriféraires accompagnant le

défunt dans son ultime lieu de repos. Initié par l'alto, rasséréné, planant (« *Komm, du süße Todesstunde* »), le cheminement en apothéose s'accomplit surtout dans l'air pour ténor, « *Mein Verlangen* » : confession finale de celui qui n'aspire qu'à mourir pour être délivré. A la fois dépouillé et d'une prosodie géniale, l'épisode sonne comme une récapitulation finale, celle qui achève et couronne tout un cycle, toute une existence terrestre. La justesse expressive, poétique, la sobriété de l'intonation, le concours millémétré des instruments réalisent la plus bouleversante des élévations. Les connaisseurs reconnaissent la sûreté tendre du timbre de **Thomas Hobbs**, ténor récemment distingué par classiquenews dans son récital titre dédié aux Baroques britanniques, également édité par Paraty : « Orpheus' Noble strings ».

Pour conclure, relevons certaines qualités primordiales qui font sens et confirment la maturité du jeune ensemble ALIA MENS : le sens du texte, le relief âpre et millimétré des instruments, très mis en avant dans cette prise de son, la sobriété du ton recueilli et intensément piétiste des chanteurs, … le geste d'une cohérence troublante, entre sobriété et fulgurance ; c'est aussi le fabuleux soprano brillant et clair d'**Eugénie Lefebvre** ; le ténor britannique déjà cité, confirmant son timbre lui aussi d'une sobriété bouleversante ; le contre ténor soucieux du texte à l'articulation parfaite … On demeure beaucoup moins convaincu par le choix du baryton basse, à la rusticité toujours un peu droite et linéaire.
Tout cela défend un Bach intimiste et d'une pudeur, raffinée réduite à son essence expressive, portée par des individualités finement caractérisées, quatuor des solistes chantant les chorals sans voix de renfort, instrumentarium expressionniste et pointilliste d'une vive acuité à

l’introspection grandissante.

La sûreté du geste indique une maturation artistique en gestation au sein du festival Musique et Mémoire, véritable incubateur de jeunes tempéraments interprétatifs. Saluons la justesse poétique d’une nouvel ensemble baroque avec lequel il faut donc compter. Le label Paraty poursuit ainsi son sens du défrichement, lui aussi révélateur de jeunes sensibilités saisissantes : ce Bach version Alia Mens est à posséder et classer dans le cercle des enregistrements les plus convaincants aux côtés du cd Rameau & Handel, lui aussi exaltant, de Benoît Babel et son ensemble Zaïs dont le cd fut durant l’année Rameau (2014), le seul vrai témoignage bouleversant d’une année plutôt grise : **RAMEAU et HANDEL / Concertos pour orgue, pièces pour clavecin (Paraty 2013, CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2014).**

_____

CD, compte rendu critique. La Cité céleste. JS BACH : 3 cantates BWV 12, 18, 161. Alia Mens. Olivier Spilmont, direction (1 cd Paraty 916157). Enregistrement réalisé en septembre 2016. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017**.

_____

AGENDA



Retrouvez l'ensemble ALIA MENS au Festival Musique et Mémoire en juillet 2017, pour sa seconde année de résidence : poursuite de son exploration de JS BACH, les 27, 28, 29 et 30 juillet 2017 ; cycle de intitulé « BACH, le voyage du ruisseau » : Sonates de Köthen, concertos pour clavecin, cantates BWV 202, 125, 80, Missa Brevis BWV 233 (extraits), Concertos Brandebourgeois (BWV 1046 et 1048)… **+ d'INFOS sur le Festival Musique et Mémoire 2017**

http://www.classiquenews.com/vosges-du-sud-70-24eme-festival-musique-et-memoire-du-15-au-30-juillet-2017/

CD événement, compte-rendu critique. DE CAELIS : LE LIVRE D'ALIENOR (1 cd Bayard musique, 2016)

CD événement, compte-rendu critique. DE CAELIS : LE LIVRE D'ALIENOR (1 cd Bayard musique, 2016). Dans ce nouvel album, De Caelis déploie toute la languissante et implorante polyphonie a capella dont l'ensemble de 5 voix de femmes nous a habitué depuis ses débuts, mais avec ici une précision et

une écoute collective décuplée, pour faire surgir ce qui pouvait être le texte et ses espoirs du livre d’Aliénor d’Aquitaine (devenue Reine d’Angleterre par son mariage avec Henri II Plantagenêt), tel qu’il figure sur son gisant à Fontevraud.





Là repose la mère de Richard Cœur de Lion, couchée avec dans ses mains, un livre de pierre dont le texte et les musiques sont proposées à l'imaginaire de l'auditeur. Géniale introduction à ce voyage vocal enivrant, la pièce commandée au compositeur contemporain **Philippe Hersant**, qui lui, met en musique, contrepoint et polyphonie arachnéenne, le texte du grand père d'Aliénor, Guillaune d'Aquitaine, premier prince troubadour, texte surprenant qui convoque l'inouï, l'étrange, … le Néant. Sur ce thème qui a inspiré les surréalistes, Hersant joue sur trois notes formant une base mélodique réduite à l'essence, des rythmes, des harmonies, tissant une soie à 5 d'une beauté hypnotique : chant souple et polyphonies enchantées, comme une volière de voix angéliques qui dispersent leurs prières et leurs visions en nuées suspendues. L'ivresse portée par l'ensemble vocal à la fois un et pluriel, d'une sonorité exceptionnellement cohérente, comme très individualisée aussi, accuse le relief de chaque séquence, suivant la succession des 8 groupes de textes de la Chanson de Guillaume. Le caractère des voix, diaphanes, sussurrantes, embrasées, incandescentes (strophe 7 et ses cimes aiguës, languissantes d'une extase scintillante, véritable expression de cet amour de loin où pèse la présence de la Belle inconnue…, référence à l'amour de Jaufré pour la Princesse de Tripoli? dont il est question ensuite) exprime dans un carillon de voix scintillantes, l'hallucination d'un texte poétique qui allie énigme et ravissement, prière et révélation, en un poudroiement sonore.

Dans Le Livre d’Alienor, nouveau cd paru début mai 2017,
l’Ensemble DA CAELIS signe l’un de ses plus beaux albums…

5 magiciennes chantent les 2 Aliénor de Fontevraud
Ivresse, extase, visions du verbe incarné



Le carillon vocal réalisé par De Caelis sait dire aussi la langue de Guillaume le Troubadour, d'une invention prodigieuse, dont les images inédites, portées par un langage en français médiéval, à la fois rustique et naturellement chantant, ne cesse de nous interroger sur le sens profond de ce poème inclassable, fantastique, onirique, à la fois truculent et épique. La dernière strophe referme le livre enchanté sur le mot qui semble en recueillir tout le mystère et le sens caché : « *la contraclau* », la contreclé. Quelle est-elle ? Où se trouve-t-elle ? Nul ne le sait, ne l'a su, ne le saura jamais. Pour cristalliser la profonde question que pose ce formidable texte, la musique de **Philippe Hersant** comble notre frustration et notre attente. Rien que pour ce premier accomplissement de 8 mn, le programme mérite les meilleures louanges.
Puis, les 5 cantatrices accompagnées par l'organetto explore l'ardente et intérieure littérature poétique, écrite par Jaufré Rudel (*Quan Lo rios, Lan can li jorn*), Guirault de

Bornelh *(Res glorios*), mais aussi les prières et riches espérances musicales contenues dans la collection de pièces du Graduel d'Aliénor de Bretagne (née en 1275). La descendante d'Aliénor d'Aquitaine fut Abbesse à Fontevrault, elle aussi figure majeure, par son esprit, ses actions et tel qu'il en découle du Graduel ainsi restitué, par son goût. Il s'agit de pièces d'une grande séduction et intensité portées essentiellement par la brillance et la précision des voix non vibrées, tenues, d'une infaillible projection, – miroir des constellations célestes (Kyrie, 3 ; Alleluia, 5 : évocation du parfum du Paradis). D'une verve imagée fascinante, le chant a capella de *Versus Lilium floruit* de Saint-Martial de Limoges , une épisode aux rares splendeurs poétiques, qui convoque les délices (référence florale dont le Lys) de la campagne libanaise en une succession de visions mystiques, pastorales qui rayonnent littéralement dans l'espace idéalement réverbéré de Fontevrault. Tout un monde de raffinement et d'évocations précises, au double voire triple sens, – premier, sacré et mystique, voire courtois et philosophique, empruntant à la nature, célèbre Dieu, Jésus, Marie.

La souplesse et l'intensité nuancée des voix réalisent plusieurs défis sur le plan interprétatif : incarnation charnelle de prières d'essence sacrée, c'est tout le mystère et la fascination du verbe caractérisé par des voix très identifiées **(Marie-Georges Monet** et **Laurence Brisset**, solistes alternées dans *Jesse virga* (6) / La branche de Jessé, texte lui-même sur le mystère de la gestation et de l'enfantement, de la génération, du Mystère et du Miracle divin). Entre intensité et présence d'une narration à l'échelle humaine et chant abstrait qui cible et exprime le concept, De Caelis trouve une voie médiane, idéalement équilibrée, entre suggestivité et individualité ; équation naturelle qui renforce encore l'impact expressif de chaque section. Les voix n'hésitent pas à s'exposer : le soprano clair et cristallin de **Caroline Tarrit** (*Lan can li jorn* de Rudel, 7 : nouveau surgissement de l'amour lointain, associé aux oiseaux de mai),

associé ensuite à **Estelle Nadau** (duo bouleversant, hypnotique d'Arce siderea, d'un balancement extatique, plage 8, où les deux voix – chérubins célestes descendus sur terre, racontent le sacrifice de la Mère et de son Fils).

Dans un contrepoint au texte vivant et très narratif (en langue vernaculaire), *Conduit Regne de Pite* (11) met en avant la précision des voix associées et ce travail particulier sur la sonorité, claire et expressive, très respectueuse des images (multiples, cumulées) d'un texte flamboyant qui célèbre Marie. Quel contraste avec les lignes tendues jusqu'au bout du souffle de *Surgens Jhesus* (12), – claire évocation de la Résurrection (et qui sur une voyelle, édifie une arabesque vocal à l'infini, en cela proche de l'improvisation dans le plain-chant). L'ultime pièce Res est admirabilis, autre louange au miracle de la maternité de la Vierge, met en avant la force expressive de De Caelis : un son collectif d'une exceptionnelle cohérence, qui n'empêche cependant pas le relief voire l'âpreté de timbres caractérisés : voix angéliques et célestes certes, chant de femmes désirantes, fortes chacune de leur expérience et identité propre, et conquérantes. Le résultat est inouï, comme l'essence du premier poème, la Chanson de Guillaume d'Aquitaine. Programme jubilatoire. Dans ce nouvel album, De Caelis confirme une maestria hypersensible qu'elles sont seules aujourd'hui à défendre, dans un répertoire particulièrement difficile.

_____



CD événement, compte-rendu critique. DE CAELIS : LE LIVRE D'ALIENOR / D'Aliénor d'Aquitaine (1122/24-1204) à Aliénor de Bretagne (1275-1342), deux figures de femmes de savoir et de pouvoir à Fautevraud. Plain-Chant et Polyphonies des XIIè et XIIIè siècle / Graduel de Fontevraud et Philippe Hersant – Parution début mai 2017 / CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017.

LIRE aussi notre **[présentation annonce du cd Le Livre d'Aliénor par De Caelis](http://www.classiquenews.com/les-5-chanteuses-de-de-caelis-ouvrent-le-livre-des-2-alienor/)**
http://www.classiquenews.com/les-5-chanteuses-de-de-caelis-ouvrent-le-livre-des-2-alienor/

CD, compte rendu critique. Debussy: L'Enfant prodigue – Ravel: L'Enfant et les Sortilèges. Mikko Franck (2 cd Warner classics, 2016)



CD, compte rendu critique. Debussy: L'Enfant prodigue – Ravel: L'Enfant et les Sortilèges. Mikko Franck (2 cd Warner classics, 2016). ACADEMISME ET MODERNITE FRANCAIS… Commençons par le **CD2**, dédié à Debussy. en son jeune génie académique… La cantate de jeunesse **L'Enfant Prodigue** (créée triomphalement en 1884, révélée en 1933, à titre posthume) et réalisée pour le prix de Rome, institution cultivant l'académisme en raison d'un goût officiel dépassé

mais que le tout jeune compositeur (comme tant d'autres jeunes auteurs ambitieux) souhaitait décrocher en raison du prestige qu'il octroyait pour la jeune carrière parisienne, démontre dans des effectifs somptueux (le finale est un véritable oratorio symphonique d'un souffle hollywoodien) toute la maîtrise instrumentale d'un Debussy si soucieux de la mélodie suave et des couleurs (orientalistes parfois puisque l'action se passe en Israël et conte le retour d'Azaël auprès des siens). Compter Alagna dans le rôle du fils prodigue reste un bon argument car le ténor français a ce style héroïque et timbré, solaire et clair, tendre et viril, qui souligne la parenté du personnage debussyste avec les Werther ou Desgrieux de Massenet. D'autant que même s'il manque parfois de simplicité dans le chant le tenorissimo garde une vigilence totale et continue pour l'intelligibilité : on ne perd pas un mot de son texte. En Lia, Karina Gauvin déroule la pâte sensuelle et voluptueuse de son chant intérieur et d'une souplesse délectable exposant une individualité passionnée très caractérisée mais… la gestion et la projection des aigus pourtant flamboyants, dénaturent malheureusement précision et clarté des voyelles… le français de la québécoise est loin d'être aussi parfaitement lisible que celui de son partenaire. Mais leur duo d'une ineffable suspension, amoureuse et tendre, berce par son essor calibré. Là encore, le geste précis et ferme du chef concourt grandement à la réussite de cette lecture, qui repernd la version réalisée par André Caplet en 1907, avec l'accord et la validation de Claude de France. Par sa puissance suggestive, la cantate est un petit opéra coloriste, petit drame de situation et aussi, saisissant dans sa passionnante énergie souterraine. Déjà le Debussy de Pelléas affirme ici un tempérament psychologique qui s'exprime surtout dans l'acuité des couleurs et le raffinement des harmonies de l'orchestre.

La version orchestrée de la symphonie qui suit (version Colin Matthews d'après la partition pour pianos) sonne comme du Brahms mais en plus ronflant. On émet des doutes sur la

résurrection d'une telle partition sinon pour un écho documentaire et anecdotique.



L'intérêt est davantage relevé avec le CD1 où perce l'acuité dramatique d'un autre génie français de la couleur et de la ciselure orchestrale : **Maurice Ravel**. L'Enfant dont il est question est une âme cruelle voire sadique qui cependant après des sortilèges bien élaborés, s'humanise au contact des animaux qu'il a martyrisés… l'enfant confronté à leur souffrance comprend la perversité dont il est capable et regrette ce qu'il a fait… auparavant c'est tout un monde domestique fantastique et poétique qui s'exprime sous ses yeux : tasse et théière swingant, et bestiaire personnifié qui par la voix des instruments de l'orchestre (claire référence à la caractérisation instrumentale déjà parfaite grâce au Dukas de l'Apprenti sorcier). C'est un festival de timbres millimétrés, ciselés, calibrés qui manifestent la vie invisible et la conscience des objets et des animaux ordinairement mésestimés, molestés. Tout un univers à portée de vue et de mains, – constellation domestique et familière que le petit despote impossible apprend à mieux connaître, aux enchantements imprévus (16), quand s'invite la pure féerie du jardin enchanté… Mikko Franck s'affirme en peintre orfévré, se délectant à approfondir tel climat ; à sculpter le profil de tel petit être en rebelion. Le choix des solistes est luxueux, et parmi eux, on distingue l'Enfant de **Chloé Briot** – déjà remarqué dans un rôle taillé pour son mezzo clair et bien articulé dans la création de **Little Nemo, production événement présentée par Angers Nantes Opéra en janvier puis mars 2017 (VOIR notre reportage vidéo LITTLE NEMO avec Chloé Briot**). La jeune mezzo française sera bientôt à l'affiche d'une prochaine création, celle estivale de Pinocchio de Philippe Boesmans pour Aix 2017. Le chat de

Jean-François Lapointe, l'Arbre de **Nicolas Courjal** sont des piliers magnétiques pour un formidable plateau ; et parmi les sopranos vedette, préférons l'éloquence de **Jodie Devos** plutôt que le diamant parfois aigre/artificiel de **Sabine Devielhe**. Le miel cuivré, onctueux de **Nathalie Stutzmann** (Maman et la Tasse chinoise) apporte sa couleur généreuse pleine et charnelle. **L'Orchestre Philharmonique et les choeurs maison (Maîtrise et Choeur de Radio France**) étincellent de finesse, de grâce parfois, de vérité sans affectation : l'analyse ici s'accompagne d'une sensualité habilement mesurée que la prise de son sait optimiser pour le grand plaisir de l'auditeur : pas sûr que le spectateur de ce live d'avril 2016 ait pu sur place goûter un tel festival de timbres, vocaux et instrumentaux, avec ce détail et cet équilibre : voilà la preuve que l'enregistrement peut compléter intelligemment l'expérience du concert sans la remplacer totalement : CQFD. Un ton juste et franc qui sait aussi magnifiquement exprimer cette langueur jazz, et sa valse lyrique, échevelée, éperdue, entre onirisme et parodie pincée, propre au style d'un Ravel visiblement inspiré par l'intrigue infantile, innocente de « l'ingénue » Colette. La métamorphose de l'Enfant en fin de Fantaisie (les animaux compatissant et surpris : « il a pansé la plaie… », découvrant le miracle dont est capable l'Enfant), est superbement détaillée par le chef et son orchestre. La lecture est un régal de tous les instants : l'intelligence, le goût, l'opulence aussi s'invitent dans ce festin de nuances mordantes. La réussite est totale.

CD, compte rendu critique. Debussy: L'Enfant prodigue – Ravel: L'Enfant et les Sortilèges. Karina Gauvin · Roberto Alagna · Hélène Collerette · Jean-François Lapointe · Chloé Briot · Nathalie Stutzmann · Sabine Devieilhe · Julie



Pasturaud · François Piolino · Nicolas Courjal · Mikko Franck · Sofi Jeannin · Chœur et Orchestre de Radio France · Maîtrise de Radio France (2 cd Warner classics, enregistrement live d'avril 2016 réalisé à Paris).

CD, critique. VISIONS. Airs d'oratorios et d'opéras romantiques français / Véronique Gens (1 cd Alpha)



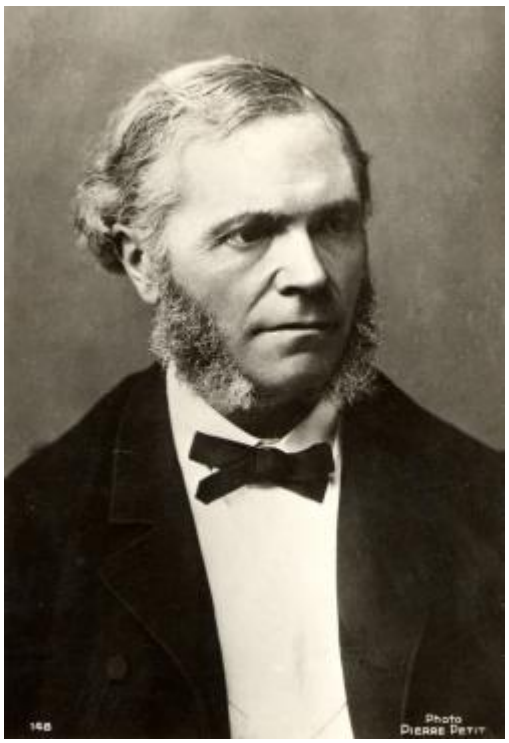
CD, critique. VISIONS. Airs d'oratorios et d'opéras romantiques français / Véronique Gens (1 cd Alpha). L'excellente soprano française diseuse et tragédienne distinguée nous offre ici de remarquables « visions » sensuelles / sacrées, qui traversent et incarnent des paysages fantastiques et mystiques du plein romantisme hexagonal. La vision sur la scène lyrique permet l'immersion dans ce surnaturel spectaculaire d'essence poétique que les plus grands compositeurs conçoivent avec plus ou moins de bon goût; académiques séducteurs ou fins bardes visionnaires.

Ivresse, extase de l’opéra et de l’oratorio romantiques français

Porté par ses visions, l’héroïne ici sublime et exalte un nouveau souffle expressif qui cristallise souvent cette fameuse scène de bascule où toute la psyché révélée, se dévoilant, réussit la métamorphose finale du caractère. Offrant alors une palette extrêmement riche d’affects, l’interprète renouvelle ce qui concentre le projet lyrique, l’incarnation des passions en une catharsis foudroyante, parfois terrifiante, toujours libératrice.
Opéra et oratorio. Mais de l’un à l’autre genre s’écoule la même veine poétique : ainsi La Vierge de Massent (1880) tout en n’évitant pas un style sulpicien, exprime avec justesse (le Puccini français ?), une vérité expressive et passionnelle qui comme Caravage avant lui, « ose » représenter la mort de Marie. Dans l’extase infinie et l’ivresse ascensionnelle.
Exaltation, extase, ravissement, qu’ils soient mystiques ou sensuels emportent l’esprit et le corps et avec eux, l’attention subjuguée des spectateurs (prière de Clotilde de Bizet / Clovis et Clotilde de 1857).

A l’inverse, les profanes s’enlisent dans un rêve voluptueux qui les attache à ce qui fut mais ne peut plus être. Résistantes et nostalgiques d’une sensualité passée à jamais perdue, ni la Béatrix (Etienne Marcel de Saint-Saëns, 1879), ni Lalla-Roukh de Félicien David (1862) ne peuvent renoncer

aux jouissances de la chair sans verser des larmes amères ou une prière parfois déchirante (Lalla-Roukh surtout , cf. : « Sous le feuillage sombre. »)…



Avec l'apparition de nature divine, la révélation s'invite dans ce banquet d'effets visuels et dramatiques. Ainsi l'oracle dans *La Rédemption* (1874 / air de l'archange : « Le flot se lève ») du si mystique et poétique **César Franck** dont il faudrait un jour consacrer un album entier pour souligner combien le Pater Seraphicus a su renouveler le wagnérisme, l'assimiler et s'en détacher par originalité et puissance. Après Massenet, et pour conjurer les atrocités sociales de la Commune, Franck toujours en narrateur épique, commet *Les Béatitudes* (1879) dont le parfum d'expiation appelle au pardon général, à la réconciliation unanime autour du visage terrassé, sacrificiel de la Vierge revivant ici la mort du Fils offert en don ultime… « J'offre mon fils en sacrifice au salut de l'humanité ». La générosité du timbre, les aigus tendus (parfois un rien tirés et forcés) mais l'intelligibilité toujours parfaitement préservée soulignent ici comme ailleurs, le métier de la diva qui sait exprimer tout en déclamant. A l'heure où tant de jeunes chanteurs souhaitent percer dans la carrière, profitant de ce regain nouveau pour les recréations romantiques françaises, l'art de « La Gens » demeure exemplaire, car la cantatrice sait chanter, jouer, exprimer, dire … sans perdre une voyelle (vrai défi pour les sopranos), usant de son vibrato comme les chanteurs baroqueux, c'est à dire avec parcimonie et comme d'un effet expressif millimétré.

Le portrait des héroïnes, femmes amoureuses, grandes adoratrices, moins pieuses que passionnément converties, bénéficie du soprano « Falcon » de Véronique Gens (du nom de la soprano mythique propre aux années 1830, Cornélie Falcon). La tragédienne qui sait aussi émouvoir en un style aristocratique toujours digne et comme frappé d'élégance, réussit un tour de force. L'accomplissement d'une carrière toute orientée en faveur de l'opéra et de l'oratorio français des années 1850 (Halévy, Bizet), 1860 (Félicien David), 1870 (Saint-Saëns, Franck), 1880 (Bruneau, Godard, Massenet) jusqu'à 1919 avec Gismonda de Février, sans omettre le plus ancien Stradella de 1837 de Niedermeyer (air de Léonor : « Ah quel songe affreux! »). La collection d'airs permet à la diva française d'affirmer son tempérament inégalé actuellement au service des recréations de l'opéra romantique française (et de l'oratorio), encore confirmé par ses récentes incarnations de **Proserpine (1887) de Saint-Saëns (récente critique du cd sur CLASSIQUENEWS**) et La Reine de Chypre de Halévy (Paris, été 2017).
Belle série de récréations révélant l'exceptionnelle richesse toujours méconnue de notre patrimoine romantique français.

_____

CD, critique. VISIONS. Airs d'oratorios et d'opéras romantiques français / Véronique Gens / Orchestre de la Radio de Munich, Münchner Rundfunkorchester, H. Niquet (1 cd Alpha classics / Palazzetto Bru Zane) – enregistrement réalisé à Munich en janvier 2017. Parution annoncée : juin 2017.

Visions : airs d'opéras et d'oratorios

HALÉVY, BRUNEAU, BIZET, DAVID, FÉVRIER, GODARD, FRANCK, MASSENET, NIEDERMEYER,
SAINT-SAËNS

LIRE aussi notre **compte rendu critique complet dédié au cd NEERE, mélodies romantiques françaises par Véronique Gens, album jubilatoire, couronné par un CLIC de CLASSIQUENEWS, édité en octobre 2015**.